

Un entretien avec Rita Gombrowicz, propos recueillis par Marion Van Renterghem, [Le Monde](#), 9 décembre 1995

Plusieurs rééditions en poche saluent l'écrivain polonais Witold Gombrowicz, auteur de *Ferdydurke* et de *La Pornographie*. Une occasion de faire le point avec sa veuve, Rita Gombrowicz.

Depuis la disparition, en 1969, de Witold Gombrowicz, avec qui vous avez vécu pendant les cinq dernières années de sa vie, vous êtes devenue à la fois la gardienne et l'otage de son œuvre. Tout, ou presque, est publié en France, mais de manière dispersée en collection courante chez Christian Bourgois et Denoël, en poche chez 10/18, et, aujourd'hui, le *Journal* et *La Pornographie* paraissent en Folio, le *Cours de philosophie en six heures un quart* en Rivages poche... une œuvre aussi explosive que celle de Gombrowicz n'aurait-elle pas besoin d'être rassemblée ?

A moyen terme, je voudrais au moins que l'essentiel soit regroupé en Folio et en Quarto (Gallimard) pour l'édition de poche. C'est vrai qu'aujourd'hui, il y a de quoi être perdu à cause de la dispersion. Gombrowicz était un écrivain émigré, qui n'a existé, au début, que par la passion de quelques éditeurs qui n'étaient pas attachés à une maison : Maurice Nadeau, Constantin Jelenski, François Bondy, puis Christian Bourgois et Dominique de Roux. D'autre part, l'œuvre elle-même est disparate. Je me souviens que Witold disait : "*J'ai plusieurs valises : une grosse, avec les romans et le Journal, une moyenne avec le théâtre, et une petite avec les contes.*" Il trouvait ça très chic d'avoir touché à tous les genres. Mais quand tout sera réunifié, on verra que c'est une œuvre très cohérente. C'était le même homme à vingt et à soixante ans. Entre-temps, il n'a fait que creuser.

En quoi la nouvelle édition du *Journal* en Folio diffère-t-elle de celle qui existe chez Bourgois ?

C'est la première fois que tout est réuni, unifié et accessible, que chaque texte est remis à sa place. L'édition Folio réintègre ce qui manquait dans l'édition précédente : son texte *Sur Dante*, le *Journal Paris-Berlin*, des inédits, un index et une remise en ordre des notes. Ce n'est donc pas seulement un passage en poche, mais une édition à part entière, et surtout, elle est fidèle à la chronologie.

L'ordre chronologique change-t-il vraiment la lecture que l'on peut faire du *Journal* ?

Oui, car au début le *Journal* avait paru sous forme de petits essais que Gombrowicz, depuis la chambre où il était exilé, en Argentine, envoyait chaque mois à *Kultura*, la prestigieuse revue de l'émigration qui pénétrait en Pologne sous le manteau. Chaque parole avait un retentissement extraordinaire. Le *Journal* doit être lu avec cette idée. Pour Witold, c'était comme s'il parlait sur un théâtre interdit. Ça n'a rien à voir avec le *Journal* d'André Gide. Lui, il écrivait dans la clandestinité, pour être lu dans un pays où son œuvre était interdite, ce qui donnait un autre sens à ses paroles. On voit avec quelle provocation il met en scène son moi. C'est un des rares documents où un auteur se réalise avec le lecteur. Il y a, comme toujours chez Gombrowicz, une expérience de "l'interhumain", ce problème de la forme qu'il vivait à tous les niveaux : on n'est jamais la même personne selon l'interlocuteur, on se fabrique chaque fois une forme différente. Avec le *Journal*, il fabriquait sa personnalité devant le lecteur, selon ses réactions, les lettres qu'il recevait. On pourrait d'ailleurs publier un livre qui serait l'histoire de la réception du *Journal*. Tout cela s'inscrivait dans une continuité, et c'est pourquoi l'édition chronologique est importante. Au fur et à mesure qu'il écrit, on sent qu'il organise une œuvre d'art, comme Montaigne a pu le faire, autour de fragments continus.

Le travail d'édition sur cette œuvre-dynamite, décapante, tellement à côté, ne pose-t-il pas la question du "rangement" possible d'une écriture qui échappe à toute institution ?

Witold disait : "*Pour qu'on me lise bien, il faudrait qu'on soit en prison.*" C'est une œuvre qui est toujours prise dans ses contradictions. Dès qu'on veut l'organiser, elle éclate. Mais maintenant, le temps a passé, elle a besoin d'être rassemblée et je suis sûre que sa force "dynamite", comme vous dites, en sera renforcée. On s'imagine que c'est un auteur hermétique alors qu'il ne l'est pas. Si son monde est difficile d'accès, ce n'est pas parce qu'il est difficile, mais parce qu'il est nouveau. Il serait plus proche de Voltaire que de l'avant-garde.

Quelques mois avant sa mort, alors qu'il peut à peine respirer, Gombrowicz improvise ce cours de philosophie qui paraît, à partir de vos notes, chez Rivages poche. Quel en était le principe ?

Il était destiné au *Cahier de L'Herne* consacré à Gombrowicz. Dominique de Roux, qui le dirigeait et qui avait compris que ce serait une manière pour Witold de lutter contre le désespoir, l'avait tanné pour qu'il accepte de nous donner, à lui et à moi, des leçons de philosophie. Witold ne voulait pas, il disait qu'il n'était pas philosophe, et puis il a accepté. Il était sur son divan, à Venise, on prenait des notes comme des bons élèves, il nous interrogeait pour vérifier qu'on écoutait et on n'avait pas intérêt à bavarder ! Il faut prendre ce texte comme un document unique de sa passion pour la philosophie. C'est le meilleur professeur que j'aie jamais eu : il était clair, vivant, jamais pédant ni ennuyeux, il voyait la philosophie d'une manière existentielle, les philosophes comme des personnes... Il est mort avant que le cours soit terminé.

Quelle est la part de l'œuvre qui vous touche le plus ?

Le *Journal*. Witold disait qu'il était comme un paysan qui visite la culture contemporaine avec détachement et méfiance. Dans le *Journal*, il y a cet aspect "raisonnable", là où il est le plus proche de Montaigne. Car Gombrowicz est double : il y avait en lui la folie et la rigueur, le baroque et le cartésien, *Bakakai* et le *Journal*. La vie et l'œuvre, chez lui, sont organiques, pas séparées. Le *Journal* est capital parce que c'est à la fois le support de l'œuvre, sa genèse et son accomplissement, et qu'on y retrouve tous les aspects de sa personnalité : l'artiste, le polémiste, le provocateur, l'humaniste. Gombrowicz va loin et il ne s'épargne pas : c'est ça que j'aime, son honnêteté cruelle envers lui-même. C'est une autobiographie qui donne, plus qu'un éclairage, la véritable dimension de l'artiste.